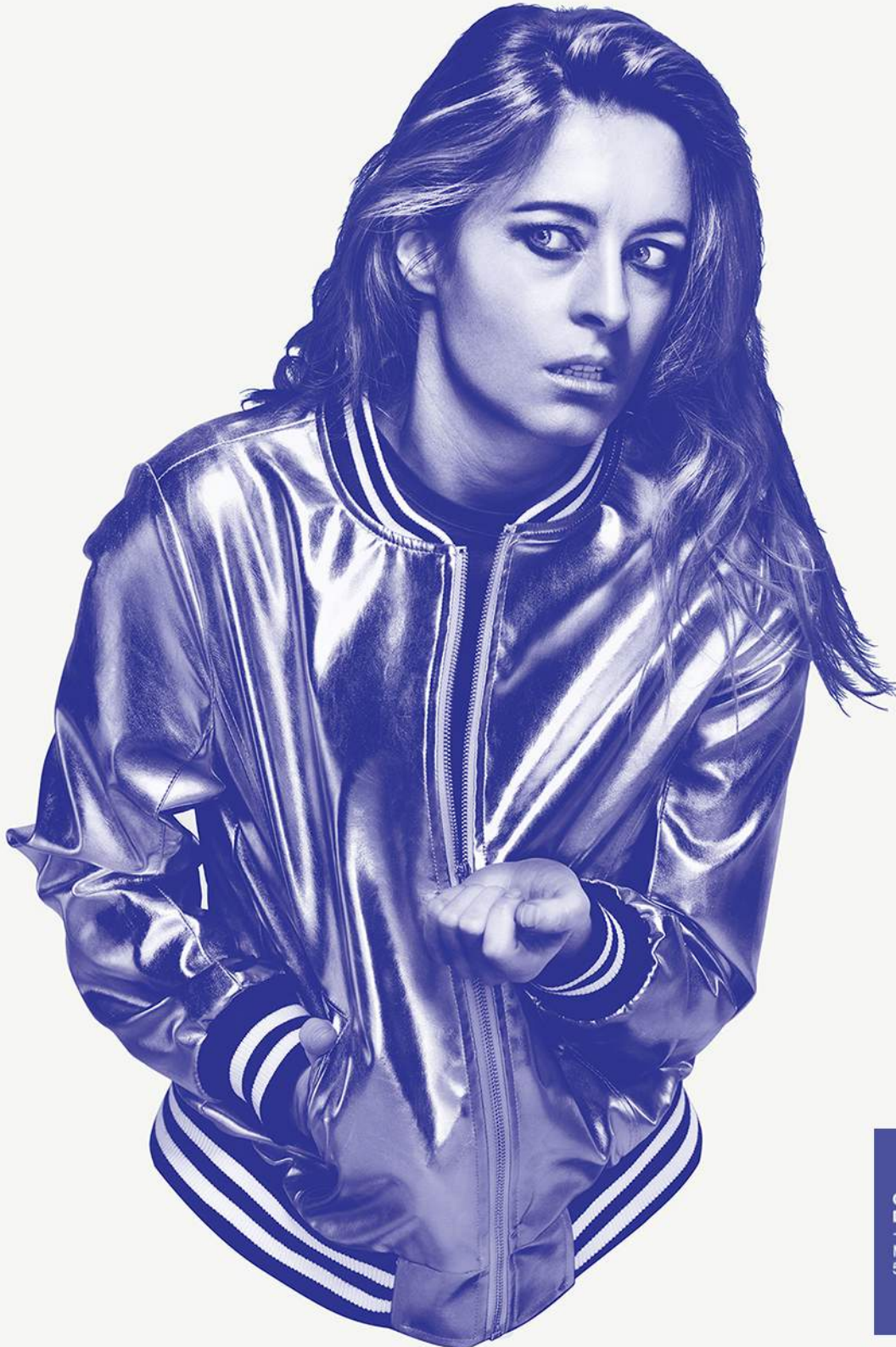


CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA  
DRAMATURGIE D'ICI

**NYOTAIMORI**  
**DOSSIER DE PRESSE**



CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI  
— 3900 RUE ST-DENIS  
MTL QC H2W2M2  
514 282-3900

# NYOTAIMORI

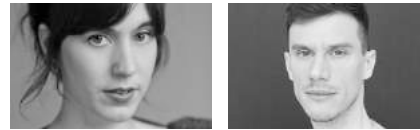
---

SALLE PRINCIPALE DU  
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
16 janvier au 3 février 2018

L'auteure Sarah Berthiaume s'intéresse au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes en objets. Mêlant des temporalités fragmentées, des éléments surréalistes et beaucoup d'humour, *Nyotaimori* réinvente un discours confrontant liberté et aliénation dans le travail, tout en questionnant nos habitudes de consommation à l'ère de la mondialisation.

Dans le cadre d'un dossier sur les métiers d'avenir, Maude effectue une série d'entrevues dans des grandes entreprises. Elle-même travailleuse autonome, elle se réjouit d'être sa propre patronne et de jouir d'une liberté absolue. Mais l'absence de frontière entre sa vie personnelle et professionnelle ne la plonge-t-elle pas dans une autre forme d'aliénation? Le coffre d'une voiture usinée au Japon et la porte d'un atelier de fabrication de lingerie en Inde, menant tous deux à son immeuble par des voies inexplicables, vont bouleverser sa vie et son rapport au monde.

## L'ÉQUIPE DE PRODUCTION



Texte  
Sarah Berthiaume

Mise en scène  
Sarah Berthiaume  
Sébastien David



Interprétation  
Christine Beaulieu  
Macha Limonchik  
Philippe Racine

Scénographie, costumes et accessoires  
Karine Galarneau

Conception lumière  
Cédric Delorme-Bouchard

Composition musicale  
Navet Confit

Maquillages  
Amélie Bruneau-Longpré

Régie et direction de production  
Catherine Comeau

Direction technique  
Alex Gauvin

## PRODUCTION

La Bataille  
Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

## EN SAVOIR PLUS

[theatredaujourd'hui.gc.ca/nyotaimori](http://theatredaujourd'hui.gc.ca/nyotaimori)

« Peut-être que la liberté, c'est de plus en avoir de crise de choix, d'être juste effouarée quelque part sans aucune espèce de possibilité, être malheureuse mais que ça soit pas de notre faute, juste être un meuble, un meuble qui fait ce qu'il a à faire, c'est à dire juste absolument, délicieusement rien. »

EXTRAIT

# L'APPEL DE L'USINE

À la base, *Nyotaimori* est une courte pièce que j'ai écrite il y a quelques années pour une soirée de lectures au Festival Zone Homa. Sarianne Cormier, qui orchestre l'évènement, nous avait proposé de nous inspirer d'une usine montréalaise pour l'écriture. J'avais choisi les Tricots Main Inc., une fabrique de sous-vêtements située au 6666 St-Urbain, à la frontière du Mile-Ex, ancien quartier ouvrier que j'habitais à l'époque<sup>1</sup>.

Je me suis appliquée à fantasmer ce qui pourrait arriver dans le ventre vide de cette usine, vestige d'une industrie textile jadis florissante. Cette industrie qui, du jour au lendemain, a disparu de notre horizon montréalais pour aller se réimplanter ailleurs, dans les métropoles de l'Inde ou du Bangladesh, afin d'avaler des nouvelles générations d'ouvrières en manque de sommeil et de droits fondamentaux.

Pour l'anecdote : j'avais écrit cette courte pièce à la toute dernière minute parce que, dans ce temps-là, j'avais encore beaucoup de mal à dire non. J'accumulais les contrats, les commandes d'écriture pour le théâtre, la télé, alouette. J'étais complètement ensevelie par les tâches à accomplir. J'avais des textes à rendre tout le temps, j'apportais mon ordinateur en vacances, je travaillais jusqu'à tard le soir. Je n'avais plus ni loisirs, ni espace mental. Tout était travail, partout, tout le temps.

---

<sup>1</sup> Note pour les curieux : l'édifice existe toujours, mais il a évidemment été transformé en condos.

En passant chaque jour devant cette usine et en cherchant à m'en inspirer, j'ai donc développé un fantasme absolument stupide et indécent : celui d'y travailler. J'étais complètement obsédée par l'idée d'un travail simple, répétitif, aliénant. Un travail circonscrit dans le temps, que je pourrais quitter le soir sans y penser. Un travail d'ouvrière qui *punch in* et *out*. J'étais comme l'Irina des *Trois sœurs* de Tchekhov, qui en vient à envier « l'ouvrier qui se lève à l'aube et va casser des cailloux sur la route. »

C'est de cet invouable fantasme qu'est née la première mouture de *Nyotaimori* : une petite fable étrange où se rencontrent, dans le sous-sol d'une usine-condo, une trentenaire québécoise et ceux qui ont fabriqué sa voiture et son soutien-gorge. Une petite fable sur les liens de domination que le système économique nous fait entretenir malgré nous. Une petite fable où une fille finit par trouver une certaine plénitude dans le fait de devenir une table à sushis.

Le spectacle que nous présentons cette année est donc la version longue de cette petite fable, transformée en triptyque. Avec la complicité de Sébastien et de la Bataille, j'ai continué à explorer le thème du travail pour voir comment il s'inscrit dans nos corps, comment il nous habite et ultimement, nous définit.

**Sarah Berthiaume**

# Six questions à Sarah Berthiaume

À chaque édition du 3900, un artiste se prête au jeu des 6 questions posées par le directeur artistique Sylvain Bélanger. C'est l'occasion d'approfondir certaines réflexions mais surtout de vous donner accès aux mécanismes et questionnements qui se cachent derrière l'écriture ou la mise en scène d'une œuvre de théâtre.

L'auteure Sarah Berthiaume, dont chaque texte pose un regard perçant sur des enjeux contemporains, s'attaque avec *Nyotaimori* au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes en objets. Elle nous parle ici de ses inspirations pour l'écriture de cette pièce, de son expérience de comise en scène et de son rapport amour-haine au travail.



© Jérémie Berthiaume



**Tu as présenté les pièces *Villes mortes*, *Yukonstyle* et *Selfie* au CTD'A ces dernières années. Parle-nous de cet intrigant *Nyotaimori* dans ton parcours d'auteur.**

À la base, *Nyotaimori* est une courte pièce que j'ai écrite il y a quelques années pour une soirée de lectures au Festival Zone Homa. Sarianne Cormier, qui orchestrait l'évènement, nous avait donné pour consigne de nous inspirer d'une usine montréalaise pour l'écriture. J'avais choisi les Tricots Main inc., une ancienne fabrique de sous-vêtements située au 6666 Saint-Urbain, à la frontière du quartier Mile-Ex que j'habitais à l'époque.

Je m'inspire presque toujours de lieux pour l'écriture de mes pièces. Ce sont eux qui s'imposent bien avant les thèmes, les répliques ou les personnages. J'aime particulièrement les villes déchues, les villages fantômes, les territoires inexplorés; j'aime me perdre en pensée dans leurs dédales et me les réapproprier en les poétisant. Avec cette soirée se présentait l'occasion d'explorer un autre type de lieu en déchéance: l'usine. Au lieu de construire la mythologie d'un espace géographique, il me fallait inventer celle d'un espace de travail.

J'ai donc abordé l'usine de la même manière que je l'ai fait pour mes villes mortes: comme un territoire de l'imaginaire. J'ai installé des *warp zones* qui permettent de passer d'une usine à l'autre, d'un pays à l'autre et de faire se rencontrer, en mode onirique, ceux qui fabriquent les objets et celle qui les consomme.

Dans la version que nous présenterons cette saison, j'ai eu envie de poursuivre l'exploration en créant un triptyque qui aborderait aussi la nouvelle fonction de ce lieu dans nos vies. Car depuis que les industries les ont désertées, les usines ont changé de nature: elles sont devenues les endroits cool par excellence. Bureaux décloisonnés, espaces de *coworking*, condos, lofts, ateliers d'artistes; l'usine est passée de lieu d'enfermement ouvrier à lieu de liberté créatrice.

Mais qu'en est-il de cette liberté? Existe-t-elle vraiment, ou n'a-t-elle pas elle aussi été récupérée par la culture entrepreneuriale... pour nous faire travailler plus?

*Nyotaimori* est donc une pièce qui, en voulant parler des usines, s'est mise à parler du travail et de ses effets sur nos corps. Comme toujours, quand j'écris, c'est en voulant parler du contenant que le contenu est apparu.

**Tu te lances dans la mise en scène avec ce projet, conjointement avec Sébastien David. Parle-nous de ce choix. Que désires-tu accomplir en te retrouvant maintenant dans la salle de répétition?**

Mes discussions sur le travail avec Sébastien ne datent pas d'hier. Lorsque nous étions colocataires, nous avions une citation en fond d'écran que nous adorions: « Stop the glorification of busy ». Nous utilisons ce petit mantra comme antidote à notre manie de nous plaindre constamment d'être débordés sans jamais rien faire pour changer la donne. La vérité, et nous le savions bien, c'est que ce « jus perpétuel », en plus d'assurer que nous puissions payer l'épicerie, était une manière de nous rassurer sur notre valeur. Les gens nous offraient du travail, nous étions désirés, donc tout allait bien. Nous plaindre d'avoir trop de travail, c'était une manière de nous targuer d'avoir du succès sans en avoir l'air: une petite vantardise déguisée en plainte. Le fait de créer conjointement ce spectacle avec Sébastien est aussi une façon de creuser ce rapport affectif au travail qui nous habite et nous intéresse depuis longtemps.

De plus, cette pièce me semble être l'occasion idéale pour commencer à expérimenter la mise en scène. Elle explore les effets de l'emploi sur notre corps: comment il le sollicite, le contrôle, l'aliène; comment il le transforme lentement en machine ou en objet. Bien que je puisse raconter ces procédés par l'écriture, il y a, dans les thèmes que j'explore, une matérialité et un rythme qui relèvent de la mise en scène et avec lesquels j'ai envie de travailler. Comment représenter le manque de sommeil, les tâches répétitives, l'occupation de l'espace mental par le travail? Comment faire pour que l'usine soit non seulement le lieu dramatique de ma pièce, mais qu'elle influence aussi sa forme? Comment cette œuvre peut-elle, à l'instar des personnages, devenir une machine? Je pressens que la dernière étape d'écriture du spectacle se fera dans la salle de répétition, avec le corps des acteurs qui seront eux-mêmes en train de travailler.

**« Stop the glorification of busy »**

**Avec cette pièce, tu t'intéresses au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes, en objets. Ces thématiques sont connues et récurrentes, mais tu les abordes avec une vision nouvelle et originale, parle-nous de ce parti pris.**

J'ai une sensibilité pour les enjeux sociaux : injustices, inégalités, failles dans le système. Le politique se faufile toujours dans ce que j'écris, mais je résiste à aborder ces thématiques de manière frontale pour éviter de tomber dans un théâtre de la dénonciation ou de l'empathie. Je ne veux pas créer un texte qui aurait pour fonction première de décrire les abus du système économique ou l'existence de *sweatshops* dans des pays en voie de développement. Le style du documentaire – théâtral ou cinématographique – remplit ce mandat-là beaucoup mieux que toutes les fictions que je pourrais écrire. Pour moi, le théâtre n'est pas le lieu de la vérité, mais bien de la fable, de l'imaginaire, du fantasme. Il repose sur le pouvoir évocateur de la parole qui permet de tout faire dans une extraordinaire économie de moyens.

Pour cette pièce comme pour la plupart des textes que j'écris, je prends donc le parti pris du réalisme magique. (« Une manière de faire surgir l'onirisme ou le surnaturel dans un environnement réaliste avec un cadre géographique, culturel ou socioéconomique précis », selon Wikipédia.) C'est un genre qui me plait parce qu'il ne s'applique pas à reproduire le réel et qu'il célèbre la bâtardise. On peut y faire se côtoyer une multiplicité de tons, de genres, de conventions. Il permet aussi de faire surgir l'étrangeté et l'humour dans des contextes qui ne s'y prêtent pas forcément.

Avec *Nyotaimori*, je me suis amusée à trouver des éléments vrais à saveur surréaliste et à les superposer.

Dans ma pièce, on trouve donc :

- des villes conçues comme des usines et des usines conçues comme des villes;
- une entreprise qui fait la promotion de la congélation d'ovules pour ses employées;
- un homme dont le métier est de caresser des voitures;
- une femme qui embrasse la fonction de table à sushis;
- des gens qui doivent coller leurs lèvres sur la carrosserie d'un pick-up pour le gagner.

En poétisant les effets du travail sur les êtres humains, la pièce souligne les dérives de ce système fêlé qui donnent lieu à une réalité ressemblant à de la fiction. Il en résulte des métaphores décalées, des images tordues qui proposent une vision élargie du réel, incluant une certaine part de mythe et de magie.

**Le nom de *Nyotaimori*, d'où tu tiens ton titre, est une pratique japonaise consistant à manger des sushis sur le corps immobile d'une femme nue. Elle est davantage liée à un historique de la pègre là-bas qu'à une réelle tradition, et pourtant elle s'exporte puisqu'elle existe même ici, à Montréal et se vend comme activité de luxe, liée à des services d'escortes... En quoi t'inspires-tu de cette métaphore très forte et choquante pour nous parler du corps au travail, de la femme utilisée comme objet?**

Je pense que les humains-machines et les femmes-objets sont les deux pans d'un même système. On exploite des humains pour leur faire fabriquer des objets, puis on objectifie le corps des femmes pour mieux vendre ce qu'on a fabriqué. C'est la société de consommation qui s'empare de nos corps et qui, se faisant, nie notre humanité.

Dans ma pièce, je n'utilise pas la pratique du *nyotaimori* d'un point de vue culturel ou anthropologique, mais pour la force de la métaphore qui en découle. Pour moi, le *nyotaimori* n'est pas une manière de parler du Japon (où je ne suis jamais allée) ou des métiers du sexe (dont je ne connais pas grand-chose), mais d'aborder en une image forte et saugrenue le thème de l'objectivation du corps féminin.

La métaphore de la femme-table à sushis remplit aussi une autre fonction dramatique : parler du fantasme d'inaction qui habite mon personnage.

L'envie d'explorer ce drôle de fantasme remonte au temps où j'ai écrit la première version de *Nyotaimori* (l'époque où j'avais « Stop the glorification of busy » en fond d'écran.) J'étais tellement dépassée par mon rapport au travail que j'avais développé l'envie inavouable d'avoir un emploi aliénant. J'étais complètement obsédée par l'idée d'un travail simple et répétitif, un travail circonscrit dans le temps que je pourrais quitter le soir sans y penser, un travail d'ouvrière qui *punch in et out*. J'étais comme l'Irina des *Trois sœurs* de Tchekhov qui en vient à envier « l'ouvrier qui se lève à l'aube et va casser des cailloux sur la route. »

J'avais envie qu'à l'instar d'Irina et de moi-même, mon héroïne soit habitée par ce fantasme de grosse privilégiée. Je voulais aussi que ce désir la confronte en ébranlant son système de valeurs : elle refuse de se faire objectiver, mais ironiquement, trouve un espace de plénitude en remplissant la fonction troublante de table à sushis.

**Tu poses la question suivante avec ton spectacle : « Les nouveaux modèles de travail (économie collaborative, télétravail, travail autonome) nous rendent-ils plus libres ou l'asservissement a-t-il simplement changé de visage ? » Comment penses-tu y répondre, d'un point de vue personnel ?**

Dernièrement, je lisais un article intitulé « Why 'Do What You Love' Is Pernicious Advice ». L'auteure y explique que le conseil « Fais ce que tu aimes » que nous considérons souvent comme un absolu a été récupéré par la pensée entrepreneuriale et donne maintenant aux patrons plus de pouvoir pour exploiter leurs employés. En effet : si être passionné est un prérequis à l'emploi, difficile de se plaindre de la charge de travail, par la suite...

L'article fait référence aux relations employeurs-employés dans un contexte d'entreprise, mais en le lisant, je me faisais la réflexion que c'était aussi vrai – voire davantage – dans le cas des travailleurs autonomes. On a beau être son propre patron, on n'est pas forcément plus indulgent. Au contraire.

Dans notre culture, travail et identité sont profondément liés. Mon travail est plus qu'un gagne-pain : c'est aussi ma contribution à la société, ce par quoi je me définis. L'écriture est à la fois mon travail, mon passetemps, ma passion. Normal, donc, que je ne compte pas les heures que j'y consacre. D'autant plus que les frontières entre travail et loisir sont de plus en plus floues. Mes collègues sont tous des amis; l'ordinateur sur lequel je travaille est celui sur lequel j'écoute des films le samedi soir; mon salon est mon bureau. Le travail s'imisce partout dans ma vie personnelle et vice-versa : j'interromps constamment mes séances de travail pour aller consulter Facebook et les autres médias sociaux.

Travail et loisir sont profondément fusionnés, ce qui donne forcément lieu à des effets pervers. Oui, j'ai la chance de faire ce que j'aime, mais je dois le faire constamment. C'est une arme à double tranchant.

**Dans un document de présentation du projet, Sébastien et toi écrivez : « (...) nos corps qui passent leur vie... à travailler. » On y sent le cri du cœur de gens qui travaillent constamment. Parlons fantasme : si tu choisisais de consacrer davantage de temps à autre chose, à une autre passion, ce serait laquelle ? On rêve là...**

La réponse qui me vient naturellement, c'est mon chum et mon nouveau bébé.

Mais en même temps, je ne sais pas à quel point c'est vrai. Ne suis-je pas justement en train d'écrire ce texte à peine deux mois après le début de mon congé de maternité ? Et n'ai-je pas ressenti un certain soulagement lorsque j'ai ouvert un nouveau document Word sur l'ordinateur, alors que Gaspard gazouillait dans son berceau ?

La vérité, c'est que j'ai, avec le travail, une drôle de relation d'amour-haine. Il m'agace, m'épuise, me vide, mais quand je le laisse de côté, je m'en ennuie.

J'ai trouvé, dans un dossier sur le travail composé par Atelier 10, cette magnifique citation de Michel Eltchaninoff, que je retranscris ici :

**« Notre rapport au travail ressemble à une attente jamais comblée. Nous sommes les amoureux transis et frustrés de la valeur absolue de notre temps. »**

Et sur ce, j'éteins l'ordi et je vais allaiter. ☺



**NYOTAIMORI**

Salle principale  
Du 16 janvier au 3 février 2018



# À qui la faute ?

**Dans *Nyotaimori*, Sarah Berthiaume aborde la responsabilité du consommateur dans notre système mondialisé qui met des populations entières au service d'autres. De son côté, Alexia Bürger oppose dans *Les Harding* la responsabilité du travailleur à celle de son entreprise qui établit ses conditions de travail. Corinne Gendron, professeure spécialiste des questions de responsabilité sociale et de développement durable à l'UQÀM, démêle pour nous ce thème fascinant!**

Corinne Gendron | Professeure, Université du Québec à Montréal

Qu'est-ce que la responsabilité ? Qui est responsable ? De quoi sommes-nous responsables ? L'individu peut-il être tenu responsable d'un drame rendu possible par la défaillance de processus de gestion sur lesquels il n'a pas de prise ? A contrario, la responsabilité individuelle se dissout-elle entièrement dans la hiérarchie ? Départager les responsabilités n'est pas chose facile, mais devant les tragédies survenues ces dernières années, identifier des coupables ne suffit pas; nous avons besoin de comprendre.

## Qu'est-ce que la responsabilité ?

On l'invoque presque toujours comme si son sens était évident. Pourtant, la responsabilité peut vouloir dire des choses bien différentes. Le premier type de responsabilité qui vient à l'esprit lors d'un accident par exemple est celui de la responsabilité causale, par laquelle on impute à une personne le dommage survenu : « c'est de sa faute ! » dit-on. Mais ce qui est attendu par la suite relève plutôt de la responsabilité réparation, à travers laquelle on se tourne vers ceux en mesure de réparer les dommages; ce n'est pas ici la faute qui importe, mais la capacité à solutionner le problème. « Aidez-nous ! » entend-on. À ces deux premiers types de responsabilité s'ajoute la capacité à distinguer le bien du mal : la responsabilité capacité, bien connue du monde judiciaire. N'est responsable que celui en mesure de comprendre ses actes et leur portée. « Il ne savait pas ce qu'il faisait ! » plaide-t-on. Enfin, la responsabilité fonction renvoie aux obligations qui sont assumées en vertu d'un statut, d'une mission ou d'un engagement. Par exemple, un ministère est responsable du secteur dont il a la charge. « C'est son devoir ! » invoque-t-on.

## Qui est responsable ?

Derrière une tragédie industrielle, il y a bien souvent un ou plusieurs individus qui ont posé des gestes, ou n'ont pas posé

ceux qu'il fallait. Pourtant, si elle peut pointer des individus en particulier comme ce fut le cas de Jérôme Kerviel avec la fraude de la Société Générale, la responsabilité se limite rarement à ce niveau, car elle s'imbrique dans des manières de faire qui incitent, ou répriment au contraire, les comportements à risques. Dans ce cas, la responsabilité ne concerne pas tant celui qui a posé un geste particulier qu'elle renvoie à des processus, à une organisation et aux personnes qui les contrôlent. Ainsi, la tragédie de *Deepwater Horizon* – à l'origine d'une marée noire sans précédent dans le golfe du Mexique – a mis au jour une gestion déficiente de la sécurité au sein de l'entreprise BP. Comme l'avaient découvert des rapports d'inspection antérieurs, la commission d'enquête chargée d'analyser la catastrophe a démontré que cette gestion problématique était nourrie par une culture où les objectifs financiers avaient une préséance absolue sur toute autre considération. Plaidant qu'il était exclusivement mobilisé par la gestion financière de l'organisation, le chef de la direction, Tony Hayward, s'est défendu d'être responsable de l'accident compte tenu de son éloignement des opérations et de son ignorance des procédés; mais à titre de premier dirigeant de l'entreprise et compte tenu de son pouvoir de l'orienter et de la structurer, il demeurait, tout autant que son organisation, responsable de la catastrophe.

## De quoi sommes-nous responsables ?

La responsabilité est intimement liée au périmètre de l'action exercée de manière consciente; ce qui implique que la responsabilité s'élargit au fur et à mesure que ce périmètre grandit, et que plus on a de contrôle et de pouvoir, plus on a de responsabilités. L'étudiant devenu professionnel, l'adulte devenu parent, l'employé devenu gestionnaire voient tous leurs responsabilités s'élargir de par leur nouveau statut. De la même manière, les petites entreprises, les multinationales ou les États assument des responsabilités que module leur champ d'action. C'est cette

prémisse qui explique le développement du courant de la responsabilité sociale au cours des dernières décennies.

### La responsabilité sociale de l'entreprise

La responsabilité des entreprises envers les communautés est intrinsèque à l'avènement de l'industrie. Le dirigeant était bien souvent maire de la localité où opérait l'entreprise, si bien que se mêlaient en sa personne des responsabilités politiques et des responsabilités de gestionnaire assumées sur un mode paternaliste.

Avec la consolidation de l'État-nation s'est confirmée une division plus claire entre l'économique et le politique. L'entreprise était légitimée de poursuivre des objectifs plus strictement financiers tandis que l'État avait la responsabilité de structurer l'activité sur le territoire, d'arbitrer les conflits et de développer des normes et des programmes susceptibles d'assurer le progrès et la paix sociale. L'entreprise conservait, certes, un ancrage local, mais bon nombre de ses responsabilités sociales furent assumées par un État qui allait devenir providentiel au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

## « Nous sommes tous responsables à un degré défini par nos fonctions et nos connaissances, sans jamais qu'une ignorance délibérée puisse nous absoudre. »

Cette configuration a radicalement changé au cours des dernières décennies. La crise écologique instilla un premier questionnement de l'idéologie de progrès jovialiste qui accompagna la période de croissance économique exceptionnelle des Trente Glorieuses (1945-1975). Avec la mondialisation, les entreprises se sont ensuite détachées de leur ancrage local en même temps que les États se délestaient de programmes sociaux qu'une fiscalité concurrentielle n'était plus en mesure de financer. Ce contexte a modifié en profondeur les responsabilités différenciées que les populations attribuent à l'entreprise. De par son pouvoir accru, notamment face aux États, et compte tenu des conséquences de ses activités et de ses décisions sur le milieu écologique tout comme sur le tissu social, l'entreprise est désormais au cœur des revendications de toute nature. On lui réclame d'œuvrer pour un monde plus juste, plus écologique, plus pacifique...

Mais l'entreprise peut-elle, de son propre chef, être responsable ? Bien qu'elle soit parfois dépeinte comme telle, l'entreprise n'est pas un individu ou une personne; c'est une organisation dont le périmètre est déterminé par ses textes constitutifs et où les comportements sont modulés par une culture spécifique. En d'autres termes, l'entreprise n'est pas un être moral, c'est plutôt un espace où s'organise une certaine moralité. Volkswagen en est un bon exemple : on peut comprendre aisément que des responsables s'ingénient à contourner un système de tests d'émissions de polluants si, au sein de l'organisation, les normes d'émissions sont

présentées comme étant irréalistes et inatteignables. Puisqu'à l'impossible nul n'est tenu, c'est la norme et non le comportement délinquant qui devient illégitime. Bref, l'entreprise se construit un système de normes qui répond à ses objectifs premiers, et si ces objectifs organisationnels sont définis de manière trop étroite, ils peuvent mener à des comportements à risques pour l'environnement et la société dans son ensemble, et pour ses employés en particulier.

Si bien que la responsabilité de l'entreprise est tout d'abord tributaire des textes législatifs qui définissent son périmètre non seulement sur le plan normatif (autorisations, interdictions et conditions), mais aussi sur le plan comptable (répartition des charges, risques et bénéfices). Par ailleurs, la responsabilité sociale relève aussi des choix et des orientations du dirigeant et de la manière dont il interprète et exerce ses responsabilités. S'il est vrai que celles-ci sont imbriquées dans un système financier qui pose la rentabilité en objectif premier, le dirigeant choisit la manière d'y répondre et conserve une liberté d'action relativement à la structure et à la culture de son organisation. En d'autres termes et malgré ce qu'on entend souvent, le dirigeant dispose d'une marge de manœuvre nonobstant les dictats des marchés financiers, marge de manœuvre dont il peut et doit être tenu responsable. Ainsi en va-t-il de chacun au sein de l'organisation : nous sommes tous responsables à un degré défini par nos fonctions et nos connaissances, sans jamais qu'une ignorance délibérée puisse nous absoudre.

Bref, loin de se résumer à l'identification d'un coupable, les tragédies des dernières années nous incitent à remettre en question les priorités de nos organisations. Exclusivement tournée vers des objectifs de rentabilité, l'entreprise est-elle en mesure de prendre en charge les risques qu'elle suscite par ses opérations et à porter un projet bénéfique pour le plus grand nombre ? Au vu des dernières catastrophes et de l'impact de nos entreprises sur la société, on peut se demander s'il ne serait pas pertinent de redéfinir l'entreprise comme un outil au service de la société dans son ensemble, plutôt que comme un instrument exclusivement au service de l'enrichissement de ses actionnaires. Loin de se limiter à éviter les catastrophes, la responsabilité de l'entreprise devrait s'ouvrir sur sa contribution au bien-être de tous et de chacun. ❌



---

#### NYOTAIMORI

Salle principale  
Du 16 janvier au 3 février 2018

---

#### LES HARDING

Salle principale  
Du 10 avril au 5 mai 2018

---

# L'AUTEURE ET METTEURE EN SCÈNE : SARAH BERTHIAUME



photo : Jérémie Battaglia

## BIOGRAPHIE

D'abord formée comme comédienne à l'Option-Théâtre du Cégep Lionel-Groulx, Sarah Berthiaume est aussi auteure et scénariste. Elle est l'auteure des pièces *Le Déluge après*, *Disparitions*, *Villes Mortes*, *Nous habiterons Détroit* et *Selfie*. En 2013, sa pièce *Yukonstyle* a été montée simultanément au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal et au Théâtre national de la Colline à Paris, avant d'être produite à Bruxelles, Innsbruck, Heidelberg et Toronto. *Yukonstyle* a également valu à Sarah d'être lauréate du prix Sony Labou Tansi des lycéens 2015. Elle travaille à son adaptation cinématographique en tant que scénariste. Sarah était aussi de l'équipe du *iShow*, un spectacle performatif sur les médias sociaux qui a remporté le titre du meilleur spectacle aux prix de la critique saison 2012-2013 à Montréal. En 2016, on a pu la voir sur la scène du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui dans *Après la peur*, un spectacle *in situ* coproduit par la compagnie belge [e]utopia3, ainsi sur la scène du Quat'sous pour *La fête sauvage*, dont elle cosignait le texte. Elle poursuit présentement une résidence au Théâtre Bluff qui produira *Antioche*, sa prochaine création pour adolescents, à l'affiche de la salle Fred-Barry à l'automne 2018.

# LE METTEUR EN SCÈNE : SÉBASTIEN DAVID



photo : Julie Artacho

Né à Montréal, Sébastien David est acteur, auteur et metteur en scène. Leméac a publié tous ses textes : *T'es où Gaudreault précédé de Ta yeule Kathleen* (créé au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et plusieurs fois primé), *Les morb(y)des* (créé au Théâtre de Quat'Sous puis repris à la Comédie-Française à Paris et au Théâtre de Poche à Genève), *Les haut-parleurs* pour un public adolescent (créé au Théâtre Denise-Pelletier, finaliste au Prix littéraires du Gouverneur général en 2016) ainsi que *Dimanche napalm* (créé au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, finaliste au prix Marcel-Dubé et gagnant du Prix littéraire du Gouverneur général en 2017). Extrêmement actif, il dirige sa propre compagnie de théâtre, La Bataille, en plus d'enseigner régulièrement à l'École nationale de théâtre du Canada et d'être membre du jury de théâtre du Conseil des arts de Montréal. Il est diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada en interprétation (2006).

# LES INTERPRÈTES : CHRISTINE BEAULIEU



photo : Julie Artacho

## BIOGRAPHIE

Créative, Christine Beaulieu a su, depuis sa sortie de l'école de théâtre en 2003, nous épaté par sa versatilité. Au grand écran, elle s'est démarquée pour plusieurs rôles; elle a été dirigée par Simon Galiero dans *La mise à l'aveugle*, par Patrick Boivin dans *Enfin l'automne*, par Jean-François Richet dans *L'instinct de mort*. Elle a ensuite brillé aux côtés de Roy Dupuis dans *Ceci n'est pas un polar*, un long métrage de Patrick Gazé et elle s'est méritée 2 nominations (Canadian Screen Awards et Gala du cinéma québécois) pour son rôle de Roxane dans le film *Le mirage de Ricardo Trogi* et *Louis Morissette*. Elle a également participé à plus d'une vingtaine de pièces de théâtre; *Ce moment-là* (Denis Bernard), *Grain(s)/Seeds* (Chris Abraham), *La fureur de ce que je pense* (Marie Brassard)... Depuis 2015, elle présente son premier texte *J'aime Hydro*, un théâtre documentaire portant sur la relation entre les Québécois et Hydro-Québec, présenté au FTA, à La Licorne à Usine C et en tournée partout au Québec. Le livre *J'aime Hydro* est sur les tablettes depuis cet automne. Elle ne se fait pas oublier du petit écran ; *CA*, *Les pêcheurs*, *Mon Ex à moi*, *La théorie du K.O.*, *Web thérapie*, *Lâcher prise*, *Délateurs*, *Ruptures*, *District 31*. Cet hiver, vous la découvrirez dans un nouveau rôle, Frédérique, dans la série *Hubert et Fanny*. Christine est également porte-parole des Rendez-vous Branchés, des événements de pédagogie collective propulsés par l'organisme Équiterre.



# LES INTERPRÈTES : MACHA LIMONCHIK

## BIOGRAPHIE

La talentueuse comédienne Macha Limonchik a eu des rôles marquants autant à la télévision qu'au théâtre. À peine ses études achevées, elle était déjà en tournée mondiale avec Robert Lepage, jouant le *Cycle de Shakespeare*, puis *Les sept branches de la rivière Ota*. Par la suite, on l'a vu régulièrement sur les scènes montréalaises, notamment dans *Les lettres d'amour*, *Des fraises en janvier*, *Du vent entre les dents*, pour lequel on lui décerne un Masque, *Mademoiselle Eileen Fontenot* (Théâtre d'Aujourd'hui), *L'affaire Dumouchon* (Théâtre La Licorne) et elle a fait partie de la pièce *Les muses orphelines* (Compagnie Jean Duceppe) en tournée québécoise. Sur les planches du TNM, elle a joué dans *Une adoration*, *La mégère apprivoisée*, *L'échange*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Le Balcon*, *Caligula*, et nous la retrouvons cette saison dans *L'idiot*. Au grand écran, elle fut du long métrage *Karmina II* (Gabriel Pelletier) et *Eldorado* (Charles Binamé).



photo : Monic Richard

À la télévision, elle a contribué au succès de *Deux frères*, *L'ombre de l'épervier*, *Ces enfants d'ailleurs*, *Pure Laine* et *L'amour avec un grand A*, qui lui a valu une nomination aux prix Gémeaux. Elle a également incarné l'inoubliable Claire de la série *La vie, la vie* et, toujours sous la plume de Stéphane Bourguignon, elle a marqué le public dans la délicieuse comédie *Tout sur moi*. En 2014, elle incarne Danièle dans la série de Richard Blaimert *Nouvelle Adresse*. En 2017, elle tient le rôle de Sarah Dembski dans la série *Fatale-Station* signée de nouveau par Stéphane Bourguignon.

## LES INTERPRÈTES : PHILIPPE RACINE



photo : Justin Laramée

Formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, il cofonde Qui Va Là où se concentre sa vision d'un art engagé, réfléchi et non-conventionnel (*Toutou Rien, La fugue, Éloges de la fuite*). Acteur polyvalent, on le voit régulièrement sur les scènes au Québec et à travers le monde, autant en théâtre pour enfants (*Baobab*) adolescents (*Éclats et autres libertés, Impatience*) et adultes (*Macbeth, Foirée Montréalaise*). Quelques apparitions à la télévision (*Toi et Moi, O'*), au cinéma (*Feuilles mortes*), un peu d'enseignement et des tournées à l'international (Europe, Brésil, Chine) comblent sa passion.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet : [theatredaujourdhui.qc.ca/nyotaimori](http://theatredaujourdhui.qc.ca/nyotaimori)

## LA BATAILLE

---

La Bataille a comme mandat de créer des spectacles de théâtre dans lesquels résonnent des problématiques humaines et sociales. Il place la dramaturgie au cœur de sa démarche considérant le texte comme matériau de base à toute création. Il désire ainsi créer des œuvres au langage scénique particulier où la théâtralité se fait sentir.

La Bataille se veut de son temps et souhaite porter les échos d'aujourd'hui. Il travaille principalement sur des créations originales d'auteurs d'ici, mais s'affaire aussi à traduire en français des œuvres jamais créées au Québec. La Bataille est donc un terrain de découverte qui mêle créations d'ici et dramaturgies d'ailleurs afin d'enrichir son discours et son ouverture à l'autre.

### THÉÂTROGRAPHIE

*Dimanche napalm* de Sébastien David (2016)  
*Scratch* de Charlotte Corbeil Coleman (2014)  
*Les morb(y)des* de Sébastien David (2013)  
*En attendant Gaudreault* précédé de *Ta yeule Kathleen* de Sébastien David (2011)

Pour en savoir plus :

[labataille.ca](http://labataille.ca)

[facebook.com/labatailletheatre](https://facebook.com/labatailletheatre)

[twitter.com/La\\_Bataille](https://twitter.com/La_Bataille)

## LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

---

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

[theatredaujourdhui.qc.ca](http://theatredaujourdhui.qc.ca)

[facebook.com/ctdaujourdhui](https://facebook.com/ctdaujourdhui)

[youtube.com/theatredaujourdhui](https://youtube.com/theatredaujourdhui)

[twitter.com/ctdaujourdhui](https://twitter.com/ctdaujourdhui)

[instagram.com/ctdaujourdhui](https://instagram.com/ctdaujourdhui)

[3900.ca](http://3900.ca)

3900 rue Saint-Denis

Montréal QC H2W 2M2

Téléphone 514 282-3900

# Made

# in

# Québec

# Kim

# Waldron

INSPIRATION

魁北克制造





La saison 17/18 du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui met de l'avant les questions de responsabilités et de travail. Dans *Nyotaimori* de Sarah Berthiaume, l'un des personnages est confronté à la réalité des manufactures des pays ateliers, à cette mondialisation qui nous permet de consommer à bas prix des produits confectionnés à l'autre bout du monde dans des conditions sociales souvent précaires. Une collaboration fructueuse avec MOMENTA | Biennale de l'image nous a mis sur la piste de l'artiste visuelle Kim Waldron qui a abordé ces questions dans sa fascinante série *Made in Québec*.

L'artiste s'est exportée en Chine pendant quelques mois pour se mettre au service des travailleurs. Nous avons été conquis par cette démarche pleine d'esprit qui inverse le rapport habituel entre exploiters occidentaux et travailleurs étrangers, entre consommateurs et producteurs.





La série *Made in Québec* a été réalisée dans le cadre de deux résidences en Chine, l'une à la Red Gate Residency (Beijing) et l'autre au Chinese European Art Center (Xiamen). Dans ce projet l'artiste se met en scène à la place et aux côtés de travailleurs chinois, dans leur contexte de travail. Son intention affichée ici est de se positionner comme une marchandise canadienne, leur offrant son aide en échange du temps que les produits manufacturés chinois font économiser aux Occidentaux à longueur d'année. Considérant que la Chine est le plus grand exportateur de produits au monde et qu'elle est en train de devenir une superpuissance construite sur le travail de sa main-d'œuvre, son projet engage directement ces dynamiques de pouvoir dans le contexte mondial. Notre relation aux produits que nous consommons est souvent limitée à des mots inscrits sur des étiquettes. Travaillant dans divers environnements chinois, ces photographies mettent l'accent sur le contexte dans lequel l'artiste se trouvait et donnent une dimension humaine à la relation abstraite que nous entretenons avec la production et à la consommation.

Sur les 29 situations immortalisées par l'artiste, nous en avons sélectionné une dizaine, commentée par Kim Waldron elle-même, qui donne un aperçu de la diversité des domaines de travail dans lesquels elle a pu intervenir.

1. Avant de passer le balai, il faut verser de l'eau sur le sol pour éliminer la poussière (p. 47).
2. L'usine de verre a été le premier lieu que j'ai photographié. On m'a dit que je n'étais pas autorisée à utiliser la machinerie lourde, car ces postes étaient réservés aux hommes. Je pouvais seulement faire semblant de l'utiliser. J'avais par contre le droit de faire à manger et le ménage, comme le faisaient les femmes de l'usine.
3. J'ai fait faire le costume gris que je porte tout au long du projet par une couturière de Montréal avant de partir pour la Chine. Je n'étais pas sûre que c'était le bon uniforme jusqu'à ce que je visite la Biennale de Shanghai au Power Station of Art et que je vois les femmes de ménage porter un costume parfaitement identique au mien. J'ai par la suite vu des vestes similaires sur les murs d'un atelier de tailleur.
4. Li Li, mon assistante et interprète, m'a demandé de choisir un livre parmi une sélection qu'elle avait faite. J'ai choisi *L'interprétation des rêves*, j'ai aimé trouver Freud à l'autre bout du monde.
5. J'ai rencontré Liao Shengxiang grâce à la Red Gate Residency à Beijing où il est une personne ressource pour les artistes en résidence. Il est également sculpteur et possède une fonderie (ici en photo) qui emploie 7 personnes.
6. L'Oncle Mao avait apparemment parlé de mon projet à son frère Oncle Ming, car je fus invitée à prendre des photos en tant que garde de sécurité à l'école où il travaillait. Il y a eu un incident il y a quelques années : un individu s'est introduit dans une école de Xianmen et a tué des élèves. Depuis toutes les écoles ont installé des postes de sécurité à leur entrée.
7. Le livreur d'eau qui alimentait mon appartement m'a laissé conduire sa moto pour le projet. On peut également le voir porter une bouteille d'eau sur cette photo.
8. Kang You Teng et son frère Victor ont aidé de nombreux artistes en résidence à réaliser leur projet. Ils m'ont mise en contact avec un atelier de travail du métal (ici en photo) et un atelier de poterie (p. 51).

## À propos de l'artiste

Kim Waldron est une artiste visuelle contemporaine établie à Montréal. Elle utilise fréquemment l'autoportrait afin de prendre position sur différents enjeux sociaux actuels. Au fil des années, elle a su s'interroger sur le rôle de l'image et l'importance du contexte comme discours. Si l'autoreprésentation est extrêmement importante dans son travail, l'utilisation de divers contextes pour construire ses narrations l'est tout autant. Présente sur la scène locale, nationale et internationale, elle a récemment exposé son travail au Musée des beaux-arts de Montréal, CIRCA art actuel (Montréal), Jimei X Arles International Photography Festival (Xiamen), Mains d'Œuvres (Paris), Ortega y Gasset Projects (New York) et Dunlop Art Gallery (Regina). Elle détient une maîtrise en arts visuels de l'Université Concordia ainsi qu'un baccalauréat en arts visuels de NSCAD University. Elle a obtenu des résidences artistiques à Paris, Vienne, Terre-Neuve, Xiamen et Pékin. En 2013, elle a été récipiendaire de la bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain et lauréate du prix Pierre-Ayot.

### MOMENTA | Biennale de l'image

Depuis près de 30 ans, Le Mois de la Photo à Montréal, rebaptisé MOMENTA à l'occasion de sa 15<sup>ème</sup> édition, offre un cadre stimulant pour étudier les pratiques, les mutations et les enjeux actuels de l'image fixe ou animée dans notre culture. Le thème de cette année, *De quoi l'image est-elle le nom?* proposé par le commissaire invité Ami Barak, est exploré par chacun des 38 artistes internationaux réunis pour l'occasion. C'est dans ce cadre qu'un projet inédit de Kim Waldron sera dévoilé dans une exposition collective parmi le travail de 22 autres artistes, à la Galerie de l'UQAM et à VOX, centre de l'image contemporaine. En plus de cette exposition centrale, 14 expositions individuelles seront présentées dans divers lieux de diffusion de l'art actuel à Montréal. L'édition 2017 de MOMENTA, qui a lieu du 7 septembre au 15 octobre, offre aux visiteurs de multiples occasions de se pencher sur la notion de pièce à conviction photographique dans ses aspects les plus variés, tout en s'interrogeant sur la subjectivité dans le langage photographique et vidéographique.

*De quoi l'image est-elle le nom ?*

Commissaire invité | Ami Barak

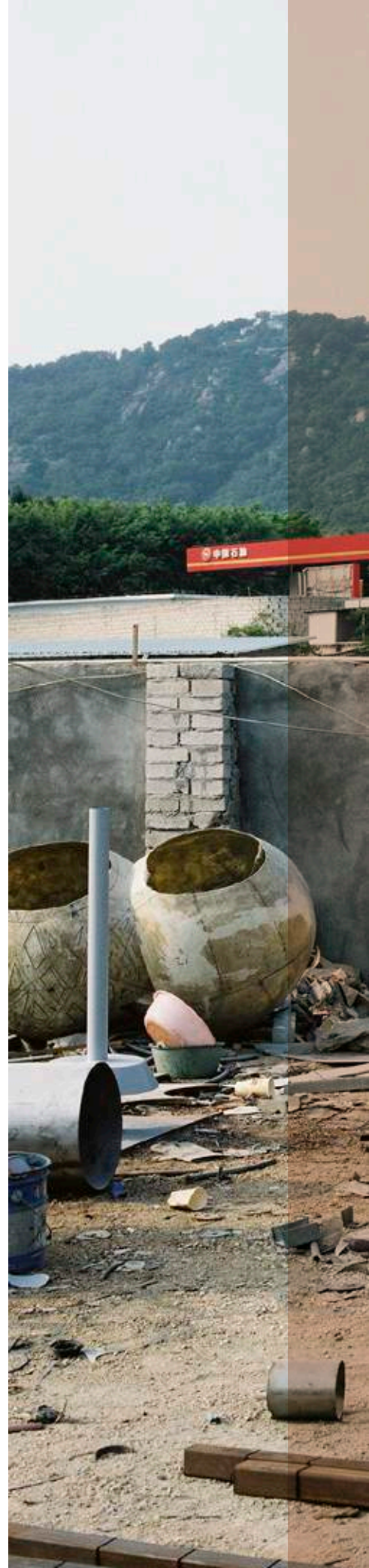
La programmation complète sur [momentabiennale.com](http://momentabiennale.com)



**NYOTAIMORI**

**Salle principale**

Du 16 janvier au 3 février 2018





INSPIRATION

魁北克制造

